



Par un après-midi pluvieux de janvier, nous sommes allés visiter un ancien compagnon de travail des victimes héroïques de la tragédie du Bâti-Dryane, le seul sans doute qui vit encore aujourd'hui (1). Il habite une petite maison grise assise au sommet d'une colline. La maisonnette domine le hameau de Ville-en-Warêt. Derrière la chaumière, se repose l'antique cimetière du village. Abandonné, bouleversé par les ennemis de 1940, l'enclos sacré conserve toujours l'humble tombe des martyrs de l'épouvantable catastrophe minière.

Dès notre arrivée, les yeux du vieillard brillent; sa figure s'anime. Il sait pourquoi nous venons. Et bientôt, avec forces détails, gestes larges, il nous raconte le terrible accident de la mine d'oligiste de Sclaigneaux (2). Précision dans les dates, description de la fosse, numéros des galeries, sobriquets des camarades, rien ne manque. Malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés, sa mémoire est étonnamment fidèle. Dans son patois savoureux, avec des mots que nous ne connaissons plus, il raconte:

Or donc, nous sommes le 26 septembre 1883 (3). Dans la nuit silencieuse, les trois heures ont sonné au clocher de la vieille église de Sclayn. Les ouvriers de la brigade de nuit remontent de la mine de Vezin-Brichebo. Insouciants, ils s'interpellent. Clairs et francs, les rires éclatent et font écho dans la bure (4), quant tout à coup des voix graves grondent, emplissent les galeries humides pour remonter jusqu'à eux: "Au feu...eu! Au secours...ours".

Bientôt, une fumée épaisse, âcre, monte du puits. Des hommes affolés, les derniers de l'équipe sortent du trou. Malgré le rideau de poutrelles en fer protégeant la machine d'épuisement (5), la chambre brûle... L'alarme est donnée. Sur le "plateau" des lumières circulent avec rapidité, la consternation est grande. On se compte. Les remblayeurs et les secours s'organisent. M. Nève, Ingénieur-directeur, MM. Branquignoul, Lechatre et Jotrand, ingénieurs, sont sur les lieux. Appelés d'urgence, MM. les docteurs Jadot et Daubiouille de Sclaigneaux, accourent pour prodiguer leurs soins (6).

Vers 4 heures, un porion (7) demande un volontaire pour avertir les malheureux qui - on le suppose - besognent encore dans le fond de la galerie, où ils travaillent à 1.800 m de longueur. "Il faut absolument voir ce qui se passe là-bas!" s'écrie-t-il. Mirquet, dit Jeanjot, se présente. Père de quatre enfants en bas âge, il n'écoute que la voix du devoir et se sacrifie. Muet devant les objurgations de son frère, il s'enfonce dans la fumée qui l'étouffe déjà et, avec un courage sublime, simplement, le brave mineur se jette au devant d'un danger certain. Il veut prévenir ses compagnons et les sauver. Plus jamais on ne le reverra vivant (8).

Aux abords de l'orifice, les hommes écoutent, anxieux et graves. Le cœur de la puissante machine d'épuisement ne bat plus (9). Tout est arrêté. Un lourd silence plane sur la fosse.

Déjà des femmes échevelées arrivent en sabots, tenant dans leurs bras un enfant à moitié endormi, des gosses pleurent, des mères angoissées questionnent les mineurs à la figure "machurée" de poudre rouge. Courageux, ils trouvent les mots pour calmer les lamentations. Les vieux invalides de la mine veulent voir, eux aussi. Sur les chemins, les sentiers, rougis par l'oligiste, ils se hâtent; certains clopin-clopant, d'autres. voûtés, le cou tendu vers Bâti-Dryane.

La foule devient de plus en plus dense. Depuis quelques instants, les gendarmes de Namêche éloignent les pauvres gens de la bure sinistre. Un service d'ordre et de surveillance est bientôt établi par la gendarmerie d'Hingeon, d'Andenne et de Namur.

Des nouvelles incontrôlables circulent de bouche en bouche: "Jeanjot est remonté.. il a ramené sur le dos li Roche évanoui... Les "gamins" se sont échappés par les anciennes galeries."

Des sanglots étouffés montent de la foule anxieuse. Mais que s'est-il passé dans la mine? La machine brûlait, c'est certain. Des mineurs échappés au désastre, l'ont vue. Le mécanicien, sa besogne terminée, était remonté au jour. Avait-il mal éteint son crasset (10)? Ce drame affreux fut-il provoqué par cette négligence? On ne sait. On prétend que la chambre des machines renfermait un baril de pétrole. Est-ce vrai? On affirme aussi que les "stoppas" (11) inbibés d'huile



ont communiqué le feu à la charpente, puis aux boiseries. Les causes de l'incendie sont difficiles à expliquer. Et, toujours, la foule impatiente grossit. Aux pleurs, aux sanglots, a succédé une douleur muette, d'autant plus poignante.

Les ingénieurs, aidés de M. Dumont, industriel à Sclaigneaux, dirigent les travaux de sauvetage avec une activité et un dévouement au-dessus de tout éloge (12).

"Li Blanc", porion du fond se distingue, sa conduite courageuse lui vaut de nombreuses félicitations. Cependant les efforts des ouvriers qui essaient de parvenir à leurs infortunés camarades sont devenus presque stériles. La fumée oblige les travailleurs à reculer sur une longueur de 40 mètres. La machine d'aérage n'a pas fonctionné comme on l'aurait cru.

Les parents des malheureux attendent toujours; ils sont à l'affût des moindres nouvelles et ils font peine à voir. Lentement, la nuit descend et enveloppe les sinistres lieux de ses voiles de deuil. Petit à petit, la foule se disperse. Stoïques, quelques femmes veulent rester. Avec douceur, les autorités les convainquent de partir.

Tout s'efface, sauf des lanternes qui grandissent les silhouettes des hommes.

Dans chaque chaumière, les mères, les épouses, les fiancées prient, les yeux remplis de larmes. La chapelle Sainte-Barbe de Ville-en-Warêt est illuminée. De tous les hameaux de pressantes supplications montent vers la sainte.

Sans discontinuer, les recherches s'effectuèrent jusqu'au 29 au soir. Admirable fut le dévouement des braves ouvriers qui travaillèrent au sauvetage de leurs frères. Il a failli coûter la vie à cinq d'entre ces hommes héroïques et les docteurs les rappelèrent à la vie, au bout d'une dizaine de minutes seulement. Le 29, deux autres sauveteurs subissent le même sort: les docteurs Ronvaux, Courtoy, Vernioz et Ranwez de Namur aident leurs confrères de Sclaigneaux (13).

Si les pauvres prisonniers de la mine vivent encore, ils sont donc là, à 200 mètres sous terre, dans une lamentable situation. On frémît d'horreur en y pensant. Sans vivre, ils sont menacés de mourir de faim. Et l'eau, le gaz, tapis comme des monstres dans les ténèbres de la fosse, les guettent à chaque instant.

Hélas! Le 30 septembre, tout espoir est perdu. La fumée asphyxiante envahit les galeries au point d'empêcher les vaillants mineurs de poursuivre leur tâche. En présence de ce fait et pour éviter de plus grands malheurs, l'autorité judiciaire ordonne la cessation des recherches.

Dans tous les villages de la région de Sclaigneaux, la consternation, l'accablement est extrême. Mgr Goosens, évêque de Namur, s'est rendu sur le théâtre de la catastrophe, distribuant avec les consolations de la religion, des secours matériels aux parents des victimes (14).

A 6 heures du soir, au moment où les braves ouvriers sont renvoyés chez eux, MM. les ingénieurs Nève et Franquignoul, dans un élan d'amour pour leurs hommes, veulent tenter une dernière exploration des galeries. MM. les docteurs Ranwez et Daubioulle ainsi que six mineurs, dévoués autant que courageux se disposent à les accompagner.

Asphyxié deux fois, animé d'un courage surhumain, le porion Orloff s'offre pour les ultimes investigations. Le danger est très grand: tous le savent mais une lueur d'espoir brille encore dans leur cœur. Cependant, les administrateurs s'opposent à cette tentative, la jugeant inutile et dangereuse.

Mais voilà qu'une nouvelle espérance jaillit de la désolation! Des appareils aérophones sont envoyés de Bruxelles. On pourra donc pénétrer dans les galeries, là où l'air est absolument irrespirable. On pense que c'est l'oxyde de carbone qui empoisonne les travailleurs.

Sous la direction du chef des pompiers de la capitale, de tenaces sauveteurs pénètrent dans les galeries! Hélas, celles-ci s'avèrent trop étroites pour que les appareils y fonctionnent. Impossible d'accumuler une provision d'air suffisante pour marcher en avant.

Les eaux sur lesquelles n'agit plus la machine d'épuisement montent, montent sans cesse - le niveau de Meuse se trouve à ras du sol à peu près. Et l'inévitable se produit. Le lundi 2 octobre, les travaux de sauvetage cessent définitivement, croit-on. La catastrophe du Bâti-Dryane plonge non seulement dans une douleur impossible à décrire, vingt familles infortunées, mais de plus, elle enlève le pain à trois cents ouvriers de la région.

La mine de Vezin-Brichebo est abandonnée - elle aurait pu être exploitée pendant deux ans au plus, les filons auraient alors été épuisés. Les mineurs sont sans ressource. C'est navrant.

La mine pourtant ne pouvait garder ses victimes éternellement: coûte que coûte, il fallait qu'elle les rendit aux parents éplorés.

Les boiseries brûlées, les éboulements se succéderent et obstruèrent les galeries ténèbres et humides; faute d'air, le feu s'était éteint et la fumée avait disparu. Les eaux, elles, ne pouvaient atteindre le niveau maximum puisque la pompe de la mine Collignon, proche du Bâti-Dryane, les aspirait avec avidité.

Obstinés, les mineurs déblayèrent l'immense caveau, tâche ingrate, dangereuse et combien longue. Après deux mois de recherches pénibles, avec une patience toute résignée malgré des difficultés presque insurmontables, neuf victimes de la catastrophe de Sclaigneaux ont été retrouvées dans la matinée du 3 novembre. La nouvelle se répandit dans le canton comme le feu dans une traînée de poudre. Pour éviter les rassemblements et les scènes pénibles, la direction a jugé prudent d'attendre la nuit pour remonter les cadavres à la surface.

Couchés sur un bras, le visage contre terre, les pauvres mineurs s'étaient raidis dans la mort à l'extrême de la galerie n°17; quatre corps reposaient les uns contre les autres. Afin d'atteindre la clarté du jour, ils s'étaient écartés de la grande galerie inaccessible sans doute par la fumée et s'étaient dirigés vers les anciens travaux.

Mais comble de malheur, la voûte de la galerie s'était effondrée. Et c'est là, à 200 mètres de cet éboulement homicide que les mineurs du Bâti-Dryane ont revu leurs frères défigurés, méconnaissables dans leur dernier sommeil.

Le 4 novembre, Ville-en-Waret fit à ses quatre enfants, martyrs de la mine (Stasse, Mélard, Bertrand et Ferire) des funérailles grandioses. Leurs cercueils, portés par des compagnons de travail furent déposés, côté à côté, dans le petit cimetière du village. Les restes des défunt, un moment arrachés aux entrailles de la terre, retournèrent à l'argile du pays. Désormais, ils dormiraient ensemble comme ils moururent ensemble. Les parents n'avaient plus de larmes dans les yeux - ils avaient tant pleurés - et leur voix était muette.

Le 6 novembre, on découvrit six nouveaux cadavres: noirs, d'un aspect fort affligeant. On reconnut difficilement ces infortunés. Détail horrible, le visage de l'un d'eux avait été enlaidi par les rats. Ils étaient tombés tous au même endroit - dans une galerie des anciens travaux - la tête en avant et les uns sur les autres. L'un d'eux, un enfant, avait quinze ans et portait encore dans ses mains crispées, une petite lampe et sa gourde.

Les cadavres furent remontés au jour, en secret. La toilette funèbre terminée, les familles vinrent reconnaître leurs chers morts: ils sortaient d'un tombeau pour entrer dans un autre: le dernier.



Dans leur profonde douleur, les pères, les mères, les soeurs et les fiancées manifestaient une sorte de contentement qui allégeait momentanément leurs peines: la mine ne conservait pas les trépassés.

Devant une foule immense, communiant dans un même élan de solidarité et d'amour, l'enterrement eut lieu un dimanche après-midi.

Et pendant longtemps, toute une région n'osa plus songer aux trahies ni aux noces de l'année (15).

A intervalles plus ou moins espacés, les autres victimes furent arrachées à la fosse funèbre.

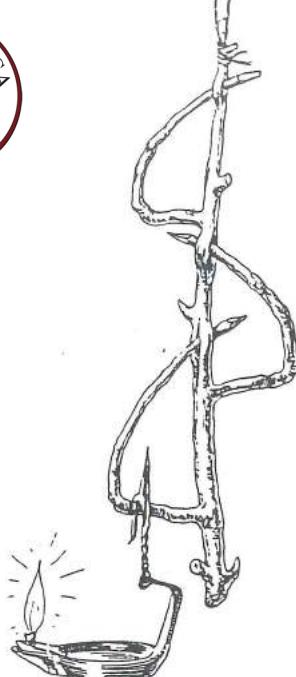
Les survivants travaillèrent dans la mine Collignon et atteignirent les galeries "Bâti-Dryane" qui furent à nouveau exploitées. Cinq ans après le jour fatal, ils retrouvèrent le dernier sacrifié de la bûre sinistre: Victor Gemine de Petit-Waret (16).

Toutes les victimes de la catastrophe de Sclaigneaux furent donc retrouvées. Une légende se créa autour de cette tragédie et ainsi, la bonne foi populaire fut surprise. De nos jours, certaines personnes croient que la mine Vezin-Brichebo a gardé ses victimes.

Jean Tousseul s'attache à cette idée. Celle-ci l'obsède. Le grand écrivain lui a d'ailleurs réservé une page sublime: "Les croix absentes". Pour l'auteur du "Village gris",

Monque doré toujours dans la galerie froide et ténébreuse du Bâti-Dryane (Le Village gris, p.83): "Man songe qu'elle n'a pas son mort, car son mort n'a pas de fosse."

Voulez-vous voir, dit le vieil homme, où ils reposent? Impatients, nous accomplissons le pieux pèlerinage. La pluie attriste le paysage. Deux cyprès, doucement agités par le vent, montent la garde. Dans un coin de l'enclos bénit, un monument est brisé. Deux pierres, émouvantes dans leur simplicité, s'adossent délicatement sur le sol détrempé et le lierre s'accroche à la croix comme le mineur s'attachait à la bûre. Un marteau et une pioche, emblèmes de l'ouvrier des fosses, sont gravés sur le socle. Malgré l'usure du temps, les inscriptions se lisent aisément:



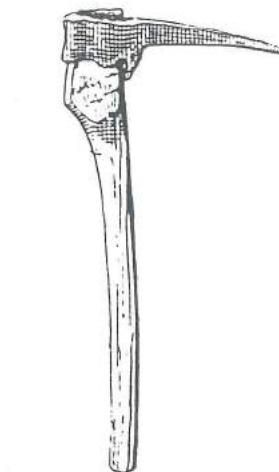
Branche de houx servant à suspendre le crasset.

Catastrophe de Sclaigneaux
26 septembre 1883
Souvenir d'amitié
érigé par la jeunesse de
Ville-en-Warêt et d'Houssois
Ci gisent:
Les corps de MM.
Ville-en-Warêt
MELARD Joseph 17 ans
SMAL Camille 18 ans
SMAL Jean 20 ans
STASSE Joseph 30 ans
BERTRAND Auguste 21 ans
TONNEAU Ernest 18 ans
MIRGUET Jean-Jh 47 ans
Houssois
DEROISY Henri 20 ans
FERIRE Louis 31 ans
DANGOISSE Lucien 17 ans

Et nous pensons aux autres. A ceux d'Hingeon: WYARD Joseph 15 ans, PIRON Pierre 17 ans, BASEILLE Alexandre 41 ans, OBISSINI Louis 35 ans. A ceux de Pontillas: MASSART Hector 18 ans, BOUVIER Ernest 18 ans. A ceux de Petit-Warêt: SEVRIN Pierre 17 ans, GEMINE Victor 18 ans, MAQUIGNY Auguste 18 ans.

Ernest TONNET (17).

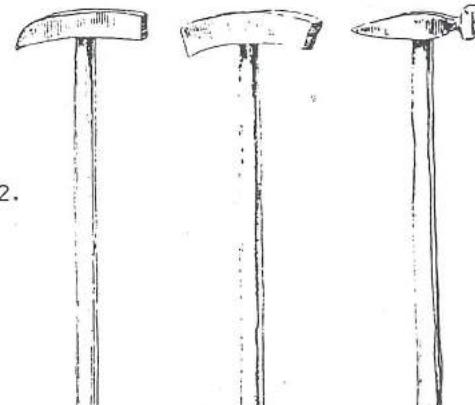
1. Monsieur Désiré LEFEVRE est né à Ville-en-Warêt, le 2 septembre 1866, son père fut tué dans la minière de Houssois en 1875.
2. oligiste: mineraï; oxyde naturel de fer.
3. L'Ami de l'Ordre, journal du 28 septembre 1883 - Archives de l'Etat de la Pr. de Namur.
4. bure: puits de mine
5. pour pomper l'eau d'infiltration.
6. L'Ami de l'Ordre, journal du 29 septembre 1883.
7. porion: contremaître, chef d'équipe.
8. La veuve toucha une pension de 15 Frs par mois; chaque orphelin reçut 3 Frs mensuellement jusqu'à sa majorité.
9. à 160 mètres au dessous du niveau du sol.
10. crasset: lampe à huile.
11. mot wallon pour désigner des étoupes: filasses de chanvre ou de lin.
12. voir 6.
- 13 et 14. L'Ami de l'Ordre du 1er octobre 1883.
15. Tablettes de Jean TOUSSEUL. Les Croix absentes, p. 72.
16. Toutes les victimes furent donc retrouvées.
17. publié dans Les Cahiers de Jean Tousseul, 3e année, N°2.



Hat'rece (pic de houilleur). Long. du manche : 589 m.m. Gravure de la Houillerie liégeoise.



Crasset. XIX^e siècle. Cuivre.



Trois types modernes de pâmis ou cannes de houillère.
Long. : 589 ou 737 m.m.

Mine de Vezin - Brichels (Bâty-Diane) exploitée par la Société de Montigny-aux-Samres

Le puits de 62 m du Bâty-Diane atteignait l'ologiste dans le nord du gisement et une galerie dite "du Fourneau", double à l'origine, partant de l'éclaireaux, recoupait le champ d'exploitation au pied du puits les galeries avaient été commencées en 1853 dans des filons de plomb de la concession de Clermont. Ce n'est que 10 ans plus tard que les galeries atteignirent l'ologiste.

En 1873, la "société de Vezin - Brichels" reprit les travaux.

En 1883, son déclin s'amorça lorsque survint l'incendie.

Après la catastrophe, le matériel et les droits d'exploitation du Bâty-Diane furent rachetés par la "Société de Landenne & Meuse", à la "société de Vezin - Brichels".

"Après 1883, l'exploitation dans le champ de Vezin - Brichels ne fut plus très active et les efforts se concentrerent exclusivement à l'est et au sud du champ de Landenne.

Peu que continu, le gisement est loin d'avoir partout la même valeur, tant comme teneur que comme épaisseur, notait l'Administration des mines en 1914.

Les survivants furent employés à la mine Collignon, et atteignirent les galeries Bâty-Diane qui furent à nouveau exploitées (le puits du Bâty-Diane servit alors de puits d'où aux travaux de Landenne).

Aujourd'hui, on s'intéresse toujours aux les circonstances du drame.

En toute vraisemblance, le mécanicien de la machine du fond communiqua sans doute involontairement le feu, à l'aide de son brasset, à des torchons imbibés d'huile et de graisse.

L'incendie se serait alors propagé rapidement à l'atri du machiniste et aux boisseries de la galerie.



Souvenir de jeunesse édité pour le repos des âmes des mineurs décédés

"Adieu mon père, adieu ma mère : hélas ! nous périssons sous un ~~mal~~
mal étrange dans le fleur de notre jeunesse ; une mort cruelle et
imprévue nous enlève à notre affection !

Lui vous consolera de cet immense malheur ! Eh ! ne pleurez pas
comme ceux qui n'ont point d'espérance, il vous reste la foi, il vous
reste l'espérance chrétienne ; nous nous retrouverons dans la célesté patrie,
où il n'y a plus de deuil ni de larmes.

Compagnons de notre jeunesse, vous qui nous disiez nos amis,
ayez pitié de nous, car la main du Seigneur nous a frappés ;
comme la fine et tendre fleur des champs, nous avons été moissonnés
dès le premier âge. Apprenez que notre triste mort n'a pas vaincu
la force de votre jeunesse ; le Seigneur a brisé notre sceau, lorsqu'il
nous paraissait souriante et pleine d'espérance ; du fond de ces
souterrains lugubres où nos corps gisent sans sépulture, une voix
semble sortir pour vous dire : Tout pèse ici-bas, la jeunesse, ses
illusions, ses plaisirs ; il n'y a qu'une chose qui ne passe pas : c'est
le service de Dieu. Soyez-y fidèles et prenez pour nous.

Toutes les victimes furent retrouvées mais une légende se développa autour
de la tragédie. Selon la tradition populaire, tous les corps ne furent
pas remontés. Légende accréditée par Jean Coassoul dans son livre
"Les trois absentes," ainsi que dans "Le village gris," : "Monique dort
toujours dans la galerie froide et ténébreuse du Baty-Diane.
Peut-être est-ce aussi pour honorer la mémoire de ce jeune célibataire
Jean Smal de Ville-en-Waret décédé au Baty-Diane que Jean Coassoul
choisit ce patronyme pour personifier le fiancé de Marie, le père de
Jean Blaembourg dans le "Village Gris,"